

◆ Bibliothèque « Serbica » ◆

www.serbica.fr

LA RIVIÈRE DES CIEUX ET AUTRES CONTES



НЕБЕСКА РЕКА И ДРУГЕ БАЈКЕ
NEBESKA REKA I DRUGE BAJKE

GROZDANA OLUJIĆ

EXTRAITS

Traduit du serbe par Alain Cappon

Mai 2019

◆ CONTES ◆

LA RIVIÈRE DES CIEUX

Les rivières s'écoulent, chacune à son gré, qui vers l'est, qui vers l'ouest, qui de la montagne droit dans l'océan. Où iraient-elles, autrement ?

L'esprit tranquille, la Mère de toutes les rivières regardait naïtre ses nouvelles petites filles et leur indiquait le cours qu'elles auraient à suivre. Les rivières ne réservent aucune surprise, ne causent aucun souci. Bien rares sont les singulières qui veulent couler sous terre. Souriant à voir la benjamine, la Mère de toutes les rivières pointa sa baguette vers l'Ouest.

— Veux pas ! s'écria la petite.

— Alors... le Sud ? suggéra la Mère, patiente. Le Nord, peut-être...

Mais la petite s'obstina, refusa d'entendre parler du Nord, du Sud, de plongeon dans la mer. Lumineuse, diaphane, elle secouait la tête, répétait sans cesse : — Non, non, et non !

La Mère lui caressa la joue. — Mais enfin... soupira-t-elle, se jeter dans la mer, toutes les rivières en rêvent...

— Moi pas !

La Mère s'inquiéta: — De quoi rêves-tu donc ?

La petite butée ne répondit pas. Si les rivières ont pour destinée de s'élancer dans les vallées, puis dans la mer, elle ressentait une attirance pour les cimes enneigées et le soleil épanoui dans le ciel ; les nuages et les étoiles l'émerveillaient.

— Je veux... murmura-t-elle, devenir... la rivière des cieux.

La Mère de toutes les rivières tressaillit d'effroi.

— Pauvre de toi, cela ne se peut pas, et jamais ne se pourra ! Aucune rivière ne s'est jamais élancée vers le ciel... Allez vite, gagne la vallée puis la mer avant que l'hiver ne te glace !

La Mère avait parlé avec sévérité, résolue à tenir à l'œil sa petite dernière.

Celle-ci descendit à contrecœur, mais dès lors, fleuves et cours d'eau, sources et ruisseaux se tinrent sur le qui-vive. Son lit, ses berges veillèrent à l'empêcher de s'enfuir, les rochers se dressèrent comme autant d'obstacles, la montagne lui barra le passage. Comment déjouer pareille vigilance?

Sombre, triste, la petite se murait dans le silence tandis que les jours s'égreuaient comme un épi de maïs. La Mère de toutes les rivières pensait déjà que sa benjamine avait oublié son fol désir. Une nuit pourtant survint un orage... Tels des serpents de feu, les éclairs se tortillaient dans le ciel, le tonnerre semblait précipiter les rochers dans un abîme. Tapiés au fond de leur lit, muettes de terreur, les rivières n'osaient bouger.

Au point du jour, la Mère trouva le lit de la petite vide. Elle s'inquiéta : où avait-elle pu passer !

— Il faut la retrouver ! ordonna-t-elle à toutes les eaux de la montagne, et la grande traque commença malgré la bruine persistante.

On fouilla, on fouina partout : dans la forêt, dans la pieraille, dans les cavernes, dans les taillis. Mais, de la petite, nulle trace ! Alors que la pluie peu à peu s'estompait, la Mère s'apprêtait à ordonner de nouvelles battues, quand elle entendit un oiseau piailler de stupéfaction :

— Là ! Là ! Là !...

Péniblement, la Mère de toutes les rivières leva la tête et s'écria:

— Ne cherchez plus !

En travers du ciel, étincelante courbe bariolée, ruisselait la petite rivière. D'un côté, elle effleurait la crête de la montagne, de l'autre, elle s'enfonçait délicatement dans la mer, sans appartenir ni à l'une ni à l'autre. Elle était devenue la rivière des cieux. Et on lui donna le nom d'Arc-en-Ciel.

BEAU SOURIRE ET GEINT-GEINT

Au temps où les abeilles argentées essaimaient de par le monde, rue des Châtaigniers vivaient deux petits garçons. Qui, ni frères ni même parents, jamais ne se quittaient. À les voir, même taille, mêmes cheveux châtons, mêmes vêtements, on les prenait pour des jumeaux. Sauf que l'un riait de tout, et que l'autre geignait sans discontinuer.

— Tiens... s'écria un beau matin l'horloger du quartier, Beau Sourire et Geint-Geint !

Sans que l'homme eût à se répéter, ces sobriquets collèrent aux deux enfants comme la mousse à la pierre. Jamais plus on ne devait les appeler autrement. Leurs vrais noms avaient-ils été emportés par le vent ou, qui sait, s'étaient-ils d'eux-mêmes envolés ?

Les deux garçons n'en furent pas gênés, mais Geint-Geint, éternel insatisfait, avait en permanence les larmes aux yeux. Le soleil l'indisposait, il détestait la pluie, l'école, la nourriture, les jeux. Jusqu'à Beau Sourire qui le torturait en riant aux éclats sitôt qu'il se plaignait.

— Mais les enfants doivent quand même bien se nourrir ! Et aussi s'instruire !

— Ils doivent... Pourquoi ils *doivent* !... Les souris, les oiseaux ne vont pas à l'école, ni les escargots. Sans que cela les empêche de vivre...

Geint-Geint frissonna en s'entendant préférer ce souhait :

— Ah, la belle vie si nous étions escargots !

Avant même d'avoir pu imaginer quelle serait leur existence, Beau Sourire se sentit rapetisser, fondre à la vitesse d'un flocon de neige au-dessus d'un brasier. Qu'est-ce que c'est... ? Il se tourna alors vers Geint-Geint et vit, à la place de son ami, un

pantalon vide, sans rien dedans. Beau Sourire s'inquiéta : Mais où est-il passé ?...

— À l'aide ! implora au même instant une voix pleurnicharde. Quel horrible endroit !

Et Beau Sourire vit s'extraire d'une jambe du pantalon un petit escargot marron à la mine renfrognée. Se voyant lui aussi transformé, il éclata de rire.

— Tu voulais changer de vie, te voilà servi !

Il va de soi que Beau Sourire s'amusa, énormément. Les herbes étaient hautes et effilées, les bourdons pleins de drôlerie et de curiosité ; l'important néanmoins restait d'avoir toujours un terrain bien plat sous son ventre délicat. Mais sur l'herbe fraîchement mouillée de pluie, autant Beau Sourire savourait les glissades, autant Geint-Geint ne cessait ses jérémiades.

— C'est terrible ! Pire encore que l'école ! Sa maison à traîner, sa nourriture à trouver ! Et être si petits que le premier venu pourrait nous écraser ! Et toutes ces herbes !... Je suis coupé de partout tant elles sont pointues... Ah, être oiseaux ! Voler à notre gré, sans qu'on puisse nous attraper !

Sa phrase pas encore finie, Geint-Geint sentit en lui s'opérer un changement fort étrange. Il voulut fuir, trouver refuge dans sa coquille. Hélas, elle s'était rétrécie, était devenue bien trop petite ne serait-ce que pour y rentrer la tête. Le petit escargot laissa couler des larmes de tristesse et vit sautiller auprès de lui, sur le chemin, un moineau rieur.

— Cesse donc, Geint-Geint ! A-t-on jamais vu un pierrot dans une coquille d'escargot ?!

Beau Sourire battit joyeusement des ailes et prit son essor. Geint-Geint ne put s'arracher du sol.

— Jamais je n'y arriverai... gémit-il en se traînant, les ailes pendantes. Je ne veux pas être moineau... Et d'ailleurs, pourquoi moineau ?! Ce ne sont pas les autres espèces d'oiseaux qui manquent.

— Quelle importance ?

Beau Sourire s'envola, survola les toits, et fut surpris de les voir si beaux. D'un sourire il salua une fleur qui poussait dans un chéneau, puis décocha un clin d'œil à un lézard qui se dorait au soleil sur une cheminée. Il y avait foule rue des Châtaigniers. Il s'amusa à l'observer, chercha à reconnaître les gens. Mais pourquoi Geint-Geint ne bougeait-il pas ? À l'instant même où Beau Sourire allait l'appeler, sur le sentier apparut un gros matou. De frayeur, Geint-Geint s'envola.

— Voilà donc comment vivent les oiseaux... se lamenta-t-il. Non, plutôt être poisson ! Dans la mer, au moins, il n'y a ni chat, ni devoirs à faire !

Sans trop croire à ses propres paroles, Geint-Geint vit autour de lui l'air se condenser, se liquéfier. Puis, partout, à perte de vue, des coraux et des anémones onduler, des bancs de poissons filer telles des flèches. Geint-Geint écarquilla les yeux de stupéfaction : un poisson au dos rayé fondait sur lui en battant des nageoires.

— Vite, Geint-Geint, vite ! Nous sommes conviés au mariage de l'étoile de mer !

Geint-Geint reconnut la voix de Beau Sourire, mais assister au mariage de l'étoile de mer ne l'enchantait guère. Et puis quoi encore ?!

— Ne me dis pas que, moi aussi, j'ai un trait noir sur le dos...

— Bien sûr que si, et fort beau ! Comment tu trouves le mien ?

— Horrible... bougonna Geint-Geint. Tout aussi horrible que cette stupide vie de poisson, ici, dans la mer !

Les profondeurs océanes lui donnaient la nausée, les concombres de mer l'écoœuraient, il se prenait de haine pour les poissons, pour les oursins, pour lui-même.

— Ah, être lion, être le roi des animaux !...

À peine ce souhait énoncé, deux lions couraient sur le sable jaune du désert, deux lions qui se ressemblaient, même pelage jaune et d'une pareille agilité. Le premier avançait avec

facilité et bonne humeur, l'autre, sans décoller le nez du sable. Être lion, quel bonheur, vraiment ! Vivre dans un désert chauffé à blanc, truffé de cactus et de scorpions... Et peut-être même devoir obéir à un autre lion !... Tenaillé par la faim, torturé par la soif, accablé par la canicule, Geint-Geint ne pouvait comprendre l'enthousiasme de Beau Sourire pour ces vagues de sable.

— J'ai faim... soif... et terriblement chaud...

Il s'écroula, épuisé. — Non, je n'irai pas plus loin... Il n'y a donc pas d'eau dans cet enfer ?

— Sûrement que si. Il faut bien que les animaux s'abreuvent.

Malgré toute la sagesse de Beau Sourire, Geint-Geint ne se releva pas. Cette peau de lion lui pesait, et aussi les mouches, la chaleur, le sable !

Il demeura prostré ainsi jusqu'à la nuit venue. Quand la lune sortit de derrière une dune, le désert se fit argenté et se mit à miroiter. Qui, de la terre ou du ciel, voyait-on le plus resplendir ? Difficile à dire... Et l'air glacé de la nuit qui enflammait les poumons !

Au-dessus scintillaient les étoiles. Il sembla à Geint-Geint que certaines s'inclinaient vers la terre.

— Ah... être étoile ! Éclatante, lointaine, éternelle ! Personne ne peut rien contre elles ! Alors que nous, pauvres lions, pouvons d'ici l'aurore être piqués par un scorpion, ensevelis, emportés par une tempête de sable. Mais... *avant* l'aurore, peut-être que... Geint-Geint se sourit à lui-même en se sentant devenir léger, monter haut, très haut, très très haut, jusqu'au deuxième, jusqu'au septième ciel ! Tandis que, tout en bas, le sable du désert miroitait de l'éclat dérobé à la lune, une autre étoile montait pareillement.

— C'est magnifique ! s'exclama Beau Sourire.

Apeuré, Geint-Geint avait fermé les yeux. Qu'ils viennent à retomber et d'eux, on ne retrouverait rien, absolument rien...

Le visage sombre, angoissé, il n'en continua pas moins de monter en compagnie de Beau Sourire.

— Tiens... dit la lune en clignant de l'œil, des nouveaux !

Aussitôt se forma une ronde d'étoiles. Bienvenue à vous, astres si jolis ! Bienvenue chez nous, merveilles de la nuit ! Ravi, Beau Sourire rayonna, redoubla d'éclat. Geint-Geint s'en alla boudier vers l'ouest. On l'invita à entrer dans la ronde, on se moqua de lui, rien n'y fit. La mine sombre, il ne prétendit pas quitter son coin de ciel solitaire. Il s'y trouve encore aujourd'hui...

Pourtant, vers la fin de l'été, lorsque les étoiles descendent très bas et effleurent l'horizon, quand le ciel tout entier resplendit de leur brillance, deux étoiles s'attardent longuement sur le toit d'une maison rue des Châtaigniers. Quoique des mêmes couleur et grandeur, l'une scintille de joie, et l'autre palpite de tristesse.

— Beau Sourire et Geint-Geint ! s'exclament les enfants en les apercevant. Si les aînés observent un profond silence, les plus jeunes ont alors l'impression de voir les deux étoiles descendre du toit et se métamorphoser en petits garçons. Même taille, mêmes cheveux châtain, le premier est toujours à geindre, et l'autre à rire de tout.

LE CHARDON MAGIQUE

Quand maman Démon en eut assez de supporter les diableries du plus jeune de ses fils, il fut décidé d'envoyer le petit espiègle là-haut, chez les hommes. Qu'il aille donc leur empoisonner l'existence, juste le temps qu'il s'assagisse ! En enfer, les quatre cents coups, il les avait tous faits...

Quitter le Monde d'en bas où il s'amusait tant n'enchantait guère Diablotin. Sa queue, ses cornes le trahiraient, que pouvait-il espérer parmi les hommes — se faire écorcher vif, puis réexpédier séance tenante en enfer... ? Non merci, sans façon, place aux autres ! Sa petite queue rentrée sous lui, il se tapit dans le plus distant des recoins. Mais qui pouvait se flatter d'avoir échappé au Chef ?...

— Hors de là ! tonna le chef du Monde d'en bas, le plus âgé, le plus épais de tous les diables noirs. File, ou je te tire les oreilles !

Le vieillard rugit de rire, son ventre tressauta : — Fier héros que celui-ci... voyez comme il déguerpit !

La peur pétrifia Diablotin. Le Chef s'avança et lui tapota la joue.

— Tiens, pour toi... Un chardon magique... Il te suffira de piquer quelqu'un pour que, sur-le-champ, il lui pousse des cornes et une longue queue. Les hommes cornus et à queue seront bientôt si nombreux que tu passeras inaperçu. Allez, va, tu ne crains rien...

Le Chef plaça le chardon dans la main de Diablotin et lui fit une ultime recommandation :

— Garde toi bien de toucher quelqu'un qui se soucie plus du bonheur des autres que du sien, le chardon se métamorphosera dans l'instant en rose. Se volatiliseront cornes et queues, et

alors... sauve-qui-peut ! Mais chez les hommes comme chez les diables, rassure-toi, prévaut le « Chacun pour soi ! »

Rugissant de rire, le Chef leva le bras... et Diablotin surgit dans la rue la plus fréquentée de la capitale. Il lança le chardon sur le premier venu qui, aussitôt, fut affublé... d'une longue queue ! Un autre se retrouva pourvu de cornes et d'une queue. Quel spectacle ! Les rires fusèrent. Deux amis étaient à se promener.

— Meuh ! Meuh ! ricana le premier. Quel succès avec tes grandes cornes !

— Et toi, avec ton immensité de queue ! rétorqua l'autre qui, ridiculisé, le gifla à toute volée. Le premier le saisit par les cornes. Ils en vinrent aux mains. Paf ! Pif ! Un attroupement se forma :

— Allez, frappe donc ! Cogne-le !

Les badauds se gaussaient, excitaient les deux amis brouillés.

« Le Chef avait raison, songea Diablotin, ceux d'en haut ne valent pas mieux que nous ! »

Et il s'en donna à cœur joie. Pique ! Pique ! Pique !

La ville était sens dessus dessous ! On s'écharpait entre voisins, le fils frappait son père, le mari battait sa femme.

« Si la famille pouvait voir ça... » soupira Diablotin.

Personne ne travaillait plus, chacun cherchait un prétexte pour mettre le feu chez son voisin. En un éclair, une maison s'embrasa, toute la rue. L'incendie gronda, fit rage, la peur saisit les élus.

— D'ici peu, dirent-ils, c'en sera fini de notre ville... Que faire ?

Le conseil des Sages fut réuni. Sans succès. On songea à interroger Djisara, la doyenne de la ville, qui avait connu six rois et trois guerres : « Elle parle la langue des oiseaux, la langue des herbes, peut-être saura-t-elle... »

La vieille femme secoua la tête : — C'est une tout autre langue qu'il faut connaître...

Et la sarabande de se poursuivre...

Diablotin piquait, et piquait encore, on se propulsait mutuellement sur le chardon, et en gloussant de plaisir. Un homme à longue queue sauta à califourchon sur un autre, lui agrippa les cornes :

— Alors, comme ça je te fais rire... Tiens, voilà qui t'apprendra !

Et il assena un bon coup à sa monture qui, pour ne pas être en reste, le lui rendit.

« Le Chef avait raison, sourit Diablotin, chacun pour soi ! »

Et on continua de se bourrer de coups, de se fracasser le nez, le crâne. Les hôpitaux commençaient à manquer de place pour les blessés, mais sans que les bagarres ne cessent pour autant.

— Sûrement une épidémie... murmura tout bas une vieille femme dont on se répéta les paroles. En effet, par quel sortilège fuyait-on son voisin comme la peste ? Et le nombre des victimes qui ne faisait que croître ! Que faire ? On comprit que le chardon était la cause de tous les maux, mais il ne se trouva personne d'une bravoure suffisante pour s'en emparer et le détruire. « Peut-être que moi... il m'épargnera » espérait chacun en son for intérieur mais en s'enfuyant aussitôt à la vue du chardon qui bourdonnait dans les rues, libre comme l'air. Pique ! Pique ! Pique !

Les mamans ne faisaient plus la cuisine, les maîtres fermaient les écoles, les boulangers refusaient de pétrir la pâte. Telles les brumes d'automne, la saleté, la faim se firent plus tenaces. « De l'ordure jaillira l'épidémie ! » avait prédit Djisara, mais qui pour s'en soucier encore ? Qui pour s'inquiéter du lendemain ? Déjà on enfonçait jusqu'aux genoux dans les détritissés, mais personne n'y aurait levé le petit doigt.

— Des hommes... munis de cornes ! Et d'autres... d'une grande queue ! Allons donc ! se raillaient à distance des voyageurs qui, apercevant des hommes à cornes et à queue, passaient au large pour contourner la ville sinistrée. Djisara avait vu juste : les oies sauvages n'avaient pas encore pris la route du sud que la maladie se déclara. Par rues entières, la ville se mourut.

Seule la haine restait bien vivace. Les hommes à cornes et ceux à queue se détestaient, mais les uns comme les autres détestaient plus encore ceux sans queue ni cornes. Le regard pétillant de joie, ils précipitaient de nouveaux malheureux contre le chardon.

Diablotin s'esclaffait, rugissait de rire.

« Non ! Il faut absolument que mes frères voient ça ! Qu'ils s'amuse un peu eux aussi ! »

Il sautillait en tous sens tandis que les rues, sans discontinuer, se vidaient. Ici ou là, quelque rare passant s'affalait encore dans les tas d'immondices.

« Le Chef s'est rudement trompé, personne ne peut rompre le charme ! »

D'une mesure délabrée sortit alors une fillette, un bébé dans les bras. Diablotin, la voyant, ne put se retenir de rire aux larmes.

« Une boiteuse ! Qui plus est, bossue ! Et, qui à tous coups cherche à manger... »

Il ne la quitta plus des yeux.

La fillette avançait à grand peine, sautillait drôlement dans les ordures mais en tenant fermement son petit frère. Le chardon s'envola, la petite fille se figea, horrifiée.

« Malheur ! Voilà que maintenant, il va me pousser des cornes ! »

Un instant, elle songea à s'abriter derrière le corps du bébé afin d'échapper à son infortune. Cette idée la glaça plus encore.

« Le pauvre !... Innocent, et si joli !... Non, plutôt moi que lui ! » Elle fit écran de son corps, et ce fut elle que le chardon vint piquer.

Diablotin n'en revint pas. À peine le chardon avait-il touché le dos de la fillette qu'il se mua en rose. Malheur ! L'instant d'après, la bosse avait roulé par terre, la jambe torse s'était redressée. Diablotin se frotta les yeux. « Je rêve... Non, ce n'est pas possible... » Devant lui se tenait maintenant une jeune fille, très belle. Avec, dans la main, la rose qu'elle approcha de son visage. Émerveillée de son parfum, elle la fit respirer à un homme auprès d'elle. « Ça alors... s'écria Diablotin, où est passée sa... queue ?! »

À la vitesse du vent, l'histoire de la rose enchantée parcourut la ville. Chacun à son tour, les hommes à queue et à cornes pénétrèrent dans la vieille mesure délabrée. Pour en ressortir sans cornes ni queue.

Le crépuscule venu, il ne resta au centre de la place qu'un seul être à cornes et à queue qui, bientôt, disparut. Mais aussi la rose. Son parfum persista quelque temps encore dans la chevelure de la jeune fille, puis il se volatilisa lui aussi.

LES ENFANTS DE MAMIE SYLVESTRE

Aux confins de la ville, là où les rues s'enfoncent dans les champs et se perdent dans les profondeurs lumineuses du ciel, vivait une vieille femme qu'on appelait mamie Sylvestre. Mais sa maison, toute recroquevillée, quand et comment l'avait-on construite ? Mystère... Et elle-même, d'où venait-elle ? Avait-elle de la famille ? On la disait sourde et muette, mais même les plus indiscrets n'avaient jamais pu s'en assurer. À toutes les questions qu'on lui posait, la vieille femme souriait, haussait les épaules, et continuait à vivre, éternellement solitaire. On l'aurait crue tombée du ciel. On ne connaissait ni son âge, ni son nom véritable. Mais qu'importe, tous les enfants de la rue – comme jadis leurs pères et grands-pères – lui emboîtaient le pas en l'appelant : – Mamie Sylvestre ! Mamie Sylvestre ! Mais le remarquait-elle ? Allez savoir...

Imprévisible, énigmatique, elle surgissait, se volatilisait comme un feu follet, offrait aux enfants toutes sortes de fruits des forêts. En retour, quand la neige et la glace enserraient la ville, les enfants lui apportaient une assiettée de nourriture qu'ils déposaient sur le seuil de sa maisonnette, mais sans jamais entrer. – Mamie Sylvestre ! Mamie Sylvestre ! s'écriaient-ils en l'apercevant. Ils la saluaient d'un geste du bras, et la vieille femme leur souriait avant de s'éloigner dans les bois.

Il en était ainsi depuis des lustres, depuis une éternité, jusqu'à ce qu'un beau jour quelqu'un vînt à prononcer le mot de... magie. Qui était-donc cette mamie Sylvestre, pour quelles raisons courait-elle les forêts ? Les curieux se retournèrent plus fréquemment à son passage. On lui remarqua sur le dos un sac, toujours le même, toujours aussi rebondi. Si elle portait de quoi nourrir les oiseaux des bois, que pouvait-elle donc bien en ramener ? Personne n'en avait la moindre idée. Son sac ne désemplissait pas et, très naturellement, donna naissance à une

expression : « Se porter comme le sac de mamie Sylvestre ». Mais la vieille femme le savait-elle seulement ? Allez savoir...

Éternellement voûtée, pareillement habillée, et le dos toujours chargé du même sac, mamie Sylvestre partait dans la forêt bien avant que des perles de rosée ne se fussent formées sur les feuilles. Elle ne rentrait qu'une fois les branches d'arbres et le ciel pareillement unis dans l'obscurité par le crépuscule, et s'installait à la lumière d'une bougie jusqu'à l'aurore.

Que fait-elle donc la nuit ? se demandait-on. De la magie... ?

Telle une rivière en crue, la curiosité monta, on épia mamie Sylvestre. En pure perte. Les fenêtres de la mesure étaient tendues d'épais rideaux, et sitôt la vieille femme avait-elle pénétré dans les bois qu'elle échappait à la vue... à croire que ces derniers, tous, se souciaient d'effacer ses traces. Un voisin, parmi les plus opiniâtres, vit néanmoins les animaux venir l'accueillir, puis l'escorter.

Et si, en plus d'une magicienne, c'était une sorcière ? Le doute s'incrusta dans les esprits. Qui, sinon une sorcière, parle le langage des animaux et des herbes... ? Le voisinage s'interrogeait à voix basse, mais bientôt toute la ville se posa des questions. Le Conseil municipal pouvait-il l'ignorer ? Quelqu'un suggéra le bannissement de mamie Sylvestre, mais la majorité s'abstint de se prononcer.

– Dans ce genre d'histoires, s'écria l'un des anciens du Conseil qui en avait déjà beaucoup vu au cours de sa longue existence, comment démêler le vrai du faux ?! Il y fort longtemps, cette ville sortait à peine de terre, un ermite vivait ici. Qui était, lui aussi, l'ami des animaux. Sans que ça l'empêche de secourir les hommes par la cueillette des herbes médicinales.

On résolut toutefois à surveiller les allées et venues de mamie Sylvestre. Qui mieux que ces deux jeunes gens perspicaces pour s'acquitter de la tâche ? Comment la vieille pourrait-elle leur filer entre les doigts, fût-ce au plus profond de la forêt ?!

Hélas, à eux aussi elle faussa compagnie... Après son retour, on vit brûler sa bougie jusque tard dans la nuit.

— Les gosses... suggéra un barbu. Peut-être qu'ils pourraient découvrir ce qu'elle manigance. Eux seuls parviennent à l'approcher...

Le refus des enfants d'espionner mamie Sylvestre ajouta encore à la stupéfaction.

Pourquoi la protégeaient-ils ? Certes, elle leur apportait des framboises et des noisettes, mais cela ne dissimulait-il pas... autre chose ? La méfiance se répandit comme du venin. Comment pouvait-elle les ensorceler ainsi ?

Fourmis en quête de sucre, les suspicieux se lancèrent sur les pas de la vieille femme. La chance finit par leur sourire : ils la virent dans la forêt déterrer des souches et en remplir son sac. Des souches... pourquoi donc... ? Jamais on n'avait vu de feu chez elle. Les magiciens et les sorciers utilisent des ailes de chauve-souris, des crocs de serpent, voire des plumes de chouette. Peut-être, après tout, que mamie Sylvestre n'était ni magicienne ni sorcière ... Certes, mais qu'avaient donc les animaux à la suivre, la forêt à la cacher ?

Comme les saules verts, les années s'effeuillaient. Mamie Sylvestre sut-elle qu'on la pistait ? Le mystère demeura entier, sans doute ne l'aurait-on jamais élucidé si un hiver exceptionnellement neigeux et froid ne s'était installé. Toutes les fenêtres s'ourlèrent de glace, la couche de neige s'éleva quasiment à hauteur d'homme.

— Pauvre mamie Sylvestre ! la plaignaient les enfants. Que va-t-elle manger ? Et chacun à son tour de s'éclipser sous la neige pour lui porter une assiettée de nourriture. Très vite, l'inquiétude les saisit. Mamie Sylvestre prenait-elle ce qu'on lui amenait ou les chats et les chiens le lui dérobaient-ils sans lui laisser le temps d'y toucher ? Les fenêtres de sa maison étaient couvertes de fleurs de glace. Dieu sait si, derrière, il y avait encore âme qui vive...

Une petite fille songea alors à plaquer une galette brûlante contre la vitre. L’empreinte glacée se perça d’un trou rond, quelque chose sembla remuer dans la maison. La petite fille s’approcha et distingua... deux yeux vifs, pétillants de malice, et un visage poupon, radieux, ceint d’un foulard bariolé. Non, ce n’était pas mamie Sylvestre... Elle recolla son nez contre la fenêtre : quelqu’un hocha la tête, gentiment, pour la saluer. Elle alla voir à l’autre vitre. « Je dois rêver. Mamie Sylvestre est sans famille... Qui sont ces enfants ? » Elle retourna à la première fenêtre : le petit visage radieux lui décocha une œillade espiègle.

– La maison de mamie Sylvestre est remplie d’enfants !

La petite fille se précipita vers la porte d’entrée... qui n’était pas fermée. Combien de temps ses yeux mirent-ils à s’habituer à la lumière – une seconde... des siècles ? Elle ne put retenir un cri de surprise. Partout, où que son regard s’arrêtât, elle vit des fillettes en robes bigarrées qui, assises ou couchées, souriaient, chantaient, dansaient !

À y mieux regarder, elle distingua des poupées, taillées dans le bois, fort singulières, qui n’avaient rien de cadeaux d’anniversaire ! Les voix argentines des enfants de mamie Sylvestre résonnaient dans la maison dont elles faisaient une véritable cour d’école ! Mais la fillette fut frappée, stupéfaite de voir que de toutes ces poupées, de toutes ces marionnettes, il ne s’en trouvait pas deux identiques. L’une avait les traits de sa sœur. L’autre, ceux de sa meilleure amie. La troisième ceux de son frère. Et la quatrième avait... le même visage qu’elle ! Ébahie, abasourdie, la fillette laissa échapper un cri.

– Chuuut ! fit l’une des créatures de bois, la bouche barée de son index. Pas de bruit, mamie Sylvestre dort.

– Pas de bruit ? rétorqua la fillette, mais elle n’entend rien, même éveillée !

– Allons donc... répondit la poupée aux yeux de sa sœur. Elle n’entend pas ce qu’elle ne désire pas entendre. Les grands, par exemple. Mais nous, et les autres enfants, pour sûr qu’elle nous entend !

— Qui êtes-vous donc ? demanda la petite fille, les yeux écarquillés.

— Nous... ? sourit la poupée. Tu ne vois donc pas ? Nous sommes ses enfants. Mais... bouche cousue ! Depuis des années, mamie Sylvestre sculpte le bois pour nous tailler des bras et des jambes, et comme elle vous aime beaucoup, vous les enfants de cette rue, elle nous a donné vos traits... Tu vois la petite là-bas, près du poêle ? À qui ressemble-t-elle ?

La fillette regarda attentivement, fronça les sourcils, mais ne put deviner qui ce pouvait être.

— Elle n'habite pas notre rue...

— Regarde bien son nez, ses yeux...

— Oh ! s'exclama la fillette, la main plaquée sur sa bouche.

— Oui, sourit la poupée en lui demandant de garder le silence sur ce qu'elle avait vu. C'est bien elle, c'est mamie Sylvestre. Mais au temps où elle était petite... comme nous ! À propos, merci pour la galette, elle la mangera à son réveil. Mais si tu veux qu'on se revoie, pas un mot à qui que ce soit !

Étourdie, la fillette sortit sur la pointe des pieds. Dehors l'attendait un ciel de neige blafard. Dans les buissons, sur le sentier palpitaient des flocons plus lumineux que les étoiles. Respirant l'air glacé à pleins poumons, la fillette se promit bien de ne parler à personne des enfants de mamie Sylvestre, mais dès qu'elle fut rentrée, les mots semblèrent lui échapper.

— J'ai vu les enfants de mamie Sylvestre.

— Tu as vu... qui ?! demanda sa mère les yeux grands ouverts.

La fillette blêmit.

— C'est un secret, chuchota-t-elle.

— Les enfants de mamie Sylvestre ?... C'est bien ce que tu as dit, n'est-ce pas ? Elle n'a pas de famille, tu le sais fort bien. Alors pourquoi ce mensonge ?!

À voir sa mère très en colère, la fillette éclata en sanglots

et pleura jusqu'au soir. Et toute la nuit ne cessa de répéter dans son sommeil « Je ne mens pas... Je les ai vus... J'ai vu, et de mes yeux vus, les enfants de mamie Sylvestre ! »

La fillette n'était pas menteuse, mais comme fabulation, cela dépassait les bornes ! Les enfants de mamie Sylvestre, quand même !

D'un signe, la mère demanda à son mari d'aller voir. En compagnie d'un voisin, il se rendit chez mamie Sylvestre.

Les deux hommes s'approchèrent sans bruit de la maison. Derrière la fenêtre, comme toujours, brûlait une lumière. Un gros verrou fermait la porte. D'un coup d'épaule, le père de la fillette le fit sauter mais, à l'intérieur, quelque chose empêchait encore la porte de s'ouvrir. Jouant de sa cognée, aidé de son voisin, il parvint à se glisser dans la maison, mais se figea sur place quand une volée d'enfants aux habits bariolés s'éga-yèrent en hurlant. Mamie Sylvestre fermait la marche. Déconcertés, les deux hommes n'osèrent lui barrer le passage. Sitôt qu'elle eut atteint le sentier verglacé, elle fit halte et frappa dans ses mains. Comme en réponse à un signal convenu, les enfants s'élevèrent dans le ciel.

Le père de la fillette s'élança pour en cueillir un au vol, mais déjà leurs rires fusaient au-dessus des toits. À son tour, comme s'il lui était poussé des ailes, Mamie Sylvestre prit son envol. Le temps pour les deux voisins de réagir, elle avait disparu au plus profond du ciel.

Jamais on ne l'a revue. En hiver, toutefois, par nuit claire et quand la neige scintille et crisse sous les pas, les enfants de la rue de mamie Sylvestre lèvent les yeux en direction de l'ouest et voient, juste au-dessus de sa maison, un amas d'étoiles multicolores resserrées autour d'une autre de plus grande taille qui continue son ascension.

Ils savent alors que mamie Sylvestre et ses enfants ne sont pas encore parvenus au terme de leur voyage.

Première édition en serbe : 1984